

Le rideau déchiré

Le peuple invisible de Richard Desjardins et Robert Monderie

André Dudemaine

Numéro 134, octobre–novembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25004ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dudemaine, A. (2007). Compte rendu de [Le rideau déchiré / *Le peuple invisible* de Richard Desjardins et Robert Monderie]. *24 images*, (134), 62–63.

Le rideau déchiré

par André Dudemaine

Curieusement, le film de Richard Desjardins et Robert Monderie porte presque le même titre qu'un essai récent sur la place de l'Amérindien dans le cinéma américain, *The Invisible Native* de Armando Jose Prats (publié par Cornell University Press en 2002). L'auteur y explique comment la synecdoque (roulement de tambours, signaux de fumée) et le récit du Blanc (ex. : Jack Crabb-Dustin Hoffman dans *Little Big Man*) font masque et que la présence de l'Indien dans le western y est celle d'un être fantasmatique dont l'apparition visuelle est continuellement différée. Ainsi, *Le peuple invisible* se situe d'emblée dans le champ du cinéma, c'est-à-dire non pas simplement le cinéma dominant mais cette continuité historique où le cinéma est né et s'est construit comme outil de domination.

Les cinéastes n'ont pas la naïveté de croire qu'il suffit de retourner les caméras, comme on retourne les fusils, pour que l'histoire s'écrive autrement. Le propos est

pleinement assumé donc dans le titre, les Algonquins étant d'abord ceux qu'on ne voit pas, dans le cinéma en général et dans le cinéma québécois en particulier duquel, si on excepte l'œuvre, colossale il est vrai, de Lamothe, les Amérindiens demeurent le grand absent. Ils le sont ensuite dans la vie des Abitibiens et des Témiscamiens, qui côtoient les Algonquins sans rien connaître d'eux et se contentent justement de les ignorer, ce qui est somme toute une autre façon de ne pas les voir.

Les Algonquins, Desjardins dixit, sont ceux que l'on croise parfois notamment sur la route 117 où ils font de l'auto-stop. Mais ajoute le poète, nous avons trop de bagages, toujours, pour leur faire une place dans l'automobile.

Le film procède donc d'une interrogation, à savoir qui sont ces gens toujours saisis furtivement au passage. Il se pose comme une invitation à aller au-delà de l'ignorance béate qui est le lot de la majorité. Traversons donc le pont et allons à

la rencontre de ces fantômes qui hantent nos paysages nordiques, ceux-ci soudain perdant leur innocente familiarité lors de l'apparition de ceux-là, d'où la hâte de détourner le regard qui saisit l'automobiliste toujours pressé qui traverse le parc La Vérendrye : cachez ce pouceux que je ne saurais voir.

Une chanson de Desjardins, *Les grands remous*, évoquait cet Amérindien-là déjà saisi par une métaphore nouvelle (par rapport à l'imagerie traditionnelle) visant cette fois le locuteur plus que l'objet qu'elle désigne : l'Autre est celui dont je ne sais rien et dont je ne veux rien savoir. Cela dit pour faire un sort à cette idée que le film soit concocté comme un documentaire à succès où on aurait paresseusement juxtaposé la notoriété d'un narrateur à un sujet controversé pour faire boum au box-office. L'Algonquin fait partie depuis longtemps du système Desjardins et ce n'était qu'une question de temps pour que ce dernier aille plus loin, poussé par

Un secret de Claude Miller

D'un roman à la facture moderne de Philippe Grimbert, *Un secret*, Claude Miller a tiré un film transparent et lisse. Voilà qui confirme une fois de plus la touche classique de cet ancien assistant de François Truffaut. Ce classicisme qui définit si bien les qualités du cinéaste marque d'ailleurs aussi ses limites. Miller, davantage que d'autres, est dépendant de la qualité du scénario qu'il choisit de tourner. Celui d'*Un secret*, écrit en collaboration avec Natalie Carter, tient bien la route. Le livre de Grimbert racontait, à travers l'expression d'une voix intérieure, l'émoi d'un adolescent découvrant la véritable histoire de sa famille. Miller reprend cette anecdote qu'il traite de manière plus linéaire pour raconter la tragédie qu'a vécue une famille juive au cours de la Seconde Guerre mondiale. L'un des principaux intérêts du film réside dans le fait que les personnages n'y sont pas montrés comme des victimes pas-



sives mais plutôt comme des individus agissants, des hommes et des femmes faisant tout leur possible pour garder en main leur destinée dans le grand cataclysme de l'Histoire. Misant sur une distribution solide – Cécile de France a la tête et le corps de l'emploi, Julie Depardieu est exceptionnelle, Ludivine Sagnier est adéquate, tandis que Patrick Bruel fait de son mieux tout en étant

un peu vieux pour le rôle – Miller construit son récit avec délicatesse, gardant le plus souvent les signes ostentatoires de la guerre et de l'Occupation à la limite du cadre, soucieux de montrer ses personnages dans leur sphère intime. – **Marcel Jean**

Fr., 2007. Ré. : Claude Miller. Scé. : Miller, Natalie Carter. Int. : Patrick Bruel, Cécile de France, Ludivine Sagnier, Julie Depardieu, Matthieu Amalric. 110 min. Dist. : TVA Films.



Photo : Jérôme Larouche

une question qui l'occupe depuis toujours. Et à la manière qui est la sienne, celle d'un implacable « débusqueur » de demi-vérités, capable de traquer les faux-fuyants et de forcer le regard qui voudrait se détourner à soutenir le spectacle de l'insoutenable.

La même lisière de forêt qui cachait les coupes à blanc et la déforestation, réalités soupçonnées mais inavouables jusqu'à ce que *L'erreur boréale* saute aux yeux des spectateurs québécois, masque aussi une autre réalité : le sort fait ici même aux peuples autochtones.

Avec rigueur, les faits historiques sont déclinés communautés après communautés, de Kitigan Zibi à Pikogan, en passant par Notre-Dame du Nord, Winneway, Lac Rapide, Lac Simon, Kitcisakik, et prennent la forme d'une inexorable dépossession, les morceaux de territoires tombant les uns après les autres. Cette perte d'espace aboutit à la fabrication des réserves, territoires de plus en plus exigus, lieux d'enfermement où l'Indien est comme prisonnier dans sa propre demeure. La dérobade bien québécoise qui consiste à dire : « C'est la responsabilité d'Ottawa » ne peut plus servir ici d'alibi. Ce sont bien des Canadiens français du Québec, ces digni-

taires du haut clergé, l'évêque Desmarais et le chanoine Morasse en tête, qui viennent bénir le pensionnat de Saint-Marc, camp de concentration pour enfants où les jeunes Algonquins seront systématiquement enfermés de force pour y subir une série d'agressions dont cette nation ne s'est pas encore remise. Bien québécois, ces colons qui pénètrent illégalement en territoire algonquin à l'appel du curé Moreau de Nédélec afin de réclamer pour eux seuls la forêt qu'ils convoitent. Et c'est bel et bien Hydro-Québec qui se comporte en colonisateur arrogant tout le long de l'Outaouais.

La vérité, surtout celle qui n'est pas bonne à dire selon le credo des bien-pensants, est bien ce que cherche à faire éclater le tandem Monderie-Desjardins. La force de leurs films est de remplir une fonction cathartique qui doit amener des changements définitifs : ils visent à ce que la vérité déborde en déchirant les mailles du tissu mensonger qui obstrue les consciences. Le voir et le savoir n'ont, dans ce processus, rien de théorique.

Dans *Le peuple invisible* cependant, on sent que les documentaristes n'osent pas, contrairement à leur position dans *L'erreur boréale*, proposer des solutions fermes

pour sortir du drame historique que constitue l'histoire des Algonquins de l'Abitibi-Témiscamingue. Par pudeur sans doute, car beaucoup des espoirs de changement reposent sur les épaules des Amérindiens eux-mêmes; les cinéastes, n'étant pas de côté-là de l'ethnicité, se gardent de se faire ici trop catégoriques. Et aussi par rigueur, en restant sur le terrain sûr des faits avérés.

C'est donc, d'abord et avant tout, à un changement de perspective et à la découverte d'une nation qui ne pourra plus jamais après eux être maintenue en zone d'invisibilité que nous convient Richard Desjardins et Robert Monderie. Pour eux, l'inexorable n'est pas l'inéluctable. Le bulldozer de l'histoire est mené par un conducteur à qui a été donné licence d'écraser. Le destin peut changer, celui des Algonquins comme celui des Québécois, qui ont désormais partie liée pour le meilleur et pour le pire. L'avenir est la responsabilité de tous et la force du film est aussi de savoir s'arrêter là. Au spectateur de jouer son rôle désormais. 

Québec, 2007. Ré. et scé. : Richard Desjardins et Robert Monderie. Ph. : Alain Dupras. Mont. : Dominique Rioual. Son : Philippe Scultéty, Richard Lavoie et Stéphane Barsalou. Mont. son : Francine Poirier. Mus. : Claude Fradette. Prod. : Colette Louméde pour l'ONF. 93 minutes. Couleur. Dist. : ONF.

Sortie prévue : novembre 2007